

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Number 49, Spring 1997

Transatlantique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4530ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1997). Review of [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 99–109.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Fins de mondes, fin de siècle

Marguerite A. Primeau, *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant et autres nouvelles*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1996, 88 p.

Depuis 1960, Marguerite A. Primeau, auteure née en Alberta, publie sporadiquement (trois romans et une « collection » de nouvelles). Il est difficile, dans un tel cas, de situer les livres les uns par rapport aux autres, de dégager la cohérence de l'œuvre, ou même de parler d'« œuvre ».

M^{me} Primeau a étudié en littérature française (à Paris), et a enseigné autant à l'école secondaire qu'à l'université. Cela transparaît dans le présent recueil écrit dans un style limpide et agréable, impeccable même, pourrait-on dire.

Ce sont des gens ordinaires, des « petites gens » que l'aubère met en scène. Les nouvelles, dont l'action se déroule dans des villages ou des petites villes de province, évoquent une époque et un monde révolus. Ainsi « Les sapins de Madame Trotte-Menu », le texte qui clôt le recueil, nous renvoie en 1936. Elle s'appelle madame Tourangeau, c'est une vieille dame qui fut mariée jadis au maire du village — celui-ci a plié bagages, nul ne sait où, depuis belle lurette —, et tous les matins elle fait sa ronde, « allant d'un bout à l'autre du village aussi vite que ses petites jambes courtes le lui permettaient ». Marguerite Primeau rappelle la crise économique des années trente avec délicatesse. De même la narratrice de « Mon petit ami "de" juif », aujourd'hui « vieille grand-mère qui tricote pour le dernier-né de [s]es petits-enfants », se souvient de ses neuf ans et de son amour pour Jacobine, un petit garçon de son âge : « J'ose à peine penser à ce qu'ont pu être les années d'après 1932 pour Jaky : l'étoile jaune ? ou a-t-il réussi à fuir la montée de l'antisémitisme ? ou bien Dachau, Auschwitz... » Du drame, du tumulte du monde ne parviennent, dans les textes, que des échos assourdis.

Les personnages de ces nouvelles sont des vieillards, apparemment installés pour l'éternité dans une vie immobile. C'est un enfant trisomique, élevé par des parents riches mais indifférents, qui passe les vacances d'été dans une île au bord du Pacifique, qui sortira « Ol' Man » de son isolement et de sa misanthropie. On saura à la fin qu'il était professeur d'université, moqué par ses jeunes collègues pour son amour des « Anciens » : Homère, Virgile, Pétrarque... Granny, elle, c'est la pleureuse du village. « Granny était de toutes les veillées mortuaires. Elle n'en manquait pas une. » Elle connaît « l'envers et l'endroit de toute chose », et raconte aux veillées des histoires de *leprechauns*. Détentrice d'une sagesse séculaire : « La vie, c'est la vie, et la mort, c'est la mort. » Au quotidien s'ajoute une sorte de merveilleux villageois (celui des contes et légendes traditionnels). « Mémère Desjarlais », c'est l'Américainne qui a épousé un Blanc. Des conflits engendrés par la cohabitation des cultures, il ne sera question que très discrètement.

Il se dégage, de ces histoires assez plaisantes et joliment tournées, une certaine nostalgie. Nostalgie d'un monde sans vraie méchanceté où la vie avait ses douceurs, apportées par le regard candide d'un enfant émerveillé, un pain encore chaud et une belle pièce de bœuf, ou un verre de whisky bien fort...

Clochards célestes

Alain Cognard, *Iti*, Outremont, Quebecor, 1996, 168 p.

C'est un tout autre monde qu'explore Alain Cognard dans son premier recueil de nouvelles. Ce monde, c'est le nôtre très exactement, aujourd'hui même. C'est celui des itinérants et des sans-abri dont les rues de Montréal regorgent.

Ce recueil marque la « première incursion » des éditions Quebecor dans la publication de nouvelles. L'entreprise nous a en effet davantage habitués aux ouvrages de type « psychologie populaire » et « guide pratique » ainsi qu'aux romans. Mais

Quebecor dit avoir voulu souligner, à sa manière, notre Année internationale de la pauvreté décrétée par l'ONU.

Il faut d'abord parler de la préface (les préfaces appartenant, on a tendance à l'oublier, à l'œuvre qu'elles commentent), signée Pierre Péladeau lui-même. Ça n'est pas un grand texte, loin de là. D'ailleurs on n'en espérait pas tant. Mais on eût à tout le moins souhaité autre chose que ces propos vaseux et ces lapalissades que les gens d'affaires multimillionnaires aiment bien prodiguer au bon peuple. Péladeau, donc, dit à ceux qui contribuent à sa bonne fortune (en achetant ses livres, ses magazines et ses journaux): « Dans la vie, il y a deux sortes de gens. Il y a ceux qui s'écroulent devant un obstacle et ceux qui se relèvent les manches et qui travaillent deux fois plus fort pour vaincre et pour gagner. Je fais partie de la seconde catégorie, car j'ai toujours joué pour gagner. » Et ça continue: « Il n'est pas plus difficile d'aller de l'avant que de reculer. C'est une question d'attitude et de confiance en soi. » Ces lieux communs d'inspiration jovialiste sont rien moins qu'insultants pour leurs destinataires. Et la préface se termine sur une citation de John Kennedy. Or, pour qui le président démystifié, déboulonné, reste-t-il un exemple de grandeur et de salubrité publique?

Au mot de Péladeau succède un avant-propos de l'auteur lui-même. « Ce n'est pas aux particuliers de donner, mais à l'État. C'est lui qui doit soigner, garantir à chacun une décence en rapport avec notre richesse. L'État a des devoirs moraux. Il [doit] veiller à ce que tout un chacun puisse manger, boire, dormir, rêver et se faire soigner les plaies du voyage avec dignité, qu'il participe ou pas à l'espoir collectif. » Avant même de commencer la lecture des nouvelles, on a ainsi l'impression qu'est servi au lecteur un double, et contradictoire discours moral.

Iti — pour « itinérant » — est sans doute l'un des premiers — sinon le premier — recueils de nouvelles consacrés entièrement à « l'exclusion ». L'auteur lui-même revendiquant le caractère socialement utilitaire de son livre, il est pertinent d'en évaluer la posture idéologique. Celle-ci paraît ambiguë. *Iti* est-il

une simple récupération d'un discours sur la pauvreté ? ou témoigne-t-il d'un désir d'engagement ? On pourrait demander aux itinérants...

Ceux-ci sont les protagonistes des vingt nouvelles réunies ici. On les suit dans les squats, à la « Mission », à l'Accueil Bonneau, sur les bancs de parcs... Il y aura cette histoire (déjà rencontrée ailleurs, notamment chez Simenon) du millionnaire qui abandonne sa belle maison, se réfugie volontairement dans la « clochardise » (comme disent certains sociologues), et lègue une partie de sa fortune à ses amis de la rue. Il y aura aussi l'histoire du journaliste — « C'est extraordinaire, cette chute » — qui finit inévitablement par croiser quelqu'un qu'il avait connu dans le temps. Celle de la jeune itinérante qui rencontre dans un bar (les Foufounes électriques) un homme qui lui plaît : « Comment annoncer à la personne que vous venez de rencontrer que vous n'habitez nulle part, que vous vivez dans la rue, que vous dormez vos nuits dans un squat, que vous n'êtes rien ? » Il y a l'épisode obligé des poubelles : « Parfois, nous sommes cinq à fouiller la même poubelle : le ramasseur de canettes, un touriste, un affamé, un expert, puis les éboueurs, agacés par nos recherches successives. » Et d'autres encore, écrits à la première ou à la troisième personne, qui tous explorent, révèlent une face plus ou moins cachée de l'itinérance.

En général, Alain Cognard sait dire les choses, même si *Iti* ne se signale ni par le style, ni par la recherche formelle. Ce qui porte ici, c'est bien sûr le sujet, ce sont bien sûr les personnages, auxquels le nouvellier s'emploie à redonner une existence, une identité singulière, bref une « dignité ». Mais la dignité est en voie de devenir le principe éthique le plus galvaudé qui soit. On n'attend que le jour où des publicitaires, dans des annonces réalisées pour le compte du gouvernement, feront dire à Guy Mongrain (ou à Jean-Luc) : « Je donne chaque jour un huard à mon clochard, et je me sens mieux. » Quelles que soient ses intentions, *Iti* participe aussi de ce mouvement qui banalise l'exclusion...

Des espaces pour la relève

Nouvelles fraîches, n° 11, Association Nouvelles fraîches, Module d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, 1996, 84 p.

C'est presque une tradition, pour les revues, d'ouvrir leurs pages aux jeunes auteurs. *Nouvelles fraîches*, qui paraît une fois par année, se donne explicitement le mandat, elle, d'« offrir un tremplin à de nouveaux auteurs ». Les dix publiés ici sont, comme à l'accoutumée, les finalistes du « concours *Nouvelles fraîches* ». En plus de quatre membres de l'Association — Louise Forget, Lucie Lavoie, Stéphane Raymond et Denis Sauvé —, le jury était formé d'Anne Élaïne Cliche, Jean Fugère et Jean Pierre Girard.

L'Association a reçu 160 textes. C'est considérable. Le concours a d'ailleurs connu cette année, qui est la onzième, l'un des taux de participation les plus élevés de son histoire. Faut-il y voir le signe de la vitalité d'un genre, ou plutôt de sa commodité, de son apparente facilité ?

Quoi qu'il en soit, voilà donc la cuvée 1996. Pas inintéressante, pour dire le vrai. Le jury a choisi de jeunes auteurs qui ne font pas dans la dentelle : malgré l'« étendue des univers », comme le remarque la rédaction de la revue, les nouvelliers sont plutôt moroses, qui parlent de la mort, de la solitude, et autres malaises divers dans des textes assez frappants. Évoque-t-on la famille ? Elle est foncièrement sordide, malsaine. « J'ai d'abord tué Papa, ce matin. Pour Maman, j'ai dû attendre qu'elle rentre du travail, en fin d'après-midi », écrit ainsi Marie-Isabelle Baez, en ouverture de « Place nette ». Il faut dire que la narratrice — une adolescente — a de très bonnes raisons... « Librium », qui met en scène frère et sœur et, accessoirement, la mère à la « peau vieillie par l'alcool », n'est pas plus serein. Sinon il y a encore, dans « Dispatch » de Nicole Bélanger, un chauffeur de taxi solitaire qui fantasme sur une « voix suave qui lui titille l'oreille » ; dans « Eaux troubles » de Sylvie Pinsonneault, une jeune fille

errante, d'un âge indéterminé, qui se fait voler son âme et son corps dans une ruelle ; dans « Passages », d'Yves Beauchemin, un jeune homme qui dérape sur la banquette arrière d'un autobus... Le monde est bizarre et fou, disent ces textes généralement révélateurs de la dérive, du déséquilibre et du chaos. La plupart des auteurs semblent assez doués, et on souhaite les retrouver un jour prochain en recueils.

Salmigondis

Sol'Air, n° 11, Nantes¹, mai/juin/juillet/août 1996, 208 p.

Sol'Air est une revue nantaise sans prétention fondée en 1992 par Laure Ménoreau et Monique Durand. Elle paraît trois fois par année et est encore peu connue ici.

On trouve de tout dans cette revue à la ligne éditoriale mal définie, qui ratisse large et semble d'ailleurs ériger l'éclectisme en vertu. Sont en effet présentés ici des nouvelles, mais aussi des contes et des récits ; se voisinent en outre science-fiction, symbolisme (plutôt appuyé), fantastique, réalisme... La revue semble en fait n'avoir établi qu'un critère de publication : la brièveté.

Cet ensemble franchement hétéroclite présente certains textes à la problématique dépassée, et vaguement moralisateurs de surcroît : ainsi d'une nouvelle de Carole Lavoie intitulée « La robe de mariée », dans laquelle Louise, « la fiancée amoureuse du beau Pierre » (en réalité un petit macho goujat et insignifiant), finira par comprendre que « pour trouver un homme à ses dimensions il faut parfois attendre de longues années ». La Belge Rolande Cielny signe « Convocation », un exercice de style à la Kafka qui s'avère malheureusement anodin. Un autre Belge, Philippe Cohen, propose « L'enjeu », un texte assez futile

1. Pour recevoir la revue, écrire aux bons soins de Laure Ménoreau, 1, rue Agrippa d'Aubigné, 44300 Nantes, France.

(à la symbolique déjà vue) dans lequel un jeune homme dispute une partie d'échecs avec la mort elle-même...

De bons textes viennent toutefois sauver la mise. Il faut souligner le « Baptême », de Sylvie Huguet, qui raconte avec habileté, et une grande économie de moyens, l'histoire d'une adolescente harcelée par son beau-père. « Ilona », d'Abraham De Voogd, est une intéressante fable à saveur écologique et fantastique inspirée de la catastrophe de Tchernobyl. On lira avec bonheur, aussi, le « Paco » de l'Espagnole Ana Fernandez, qui relate en quinze pages toute la vie d'un homme simple. Dans ces quelques textes se révèlent de véritables nouvelliers qui savent jouer avec l'écriture et avec les exigences formelles du genre.

Malgré ses limites — en grande partie imputables, sans doute, à la « jeunesse » et au manque de moyens —, *Sol'Air* n'en constitue pas moins un panorama révélateur de tendances. Reste maintenant à savoir jusqu'à quel point elle peut constituer une rampe de lancement pour les jeunes auteurs francophones d'Europe. Car à première vue, il est quasiment impossible d'extrapoler sur son impact et son lectorat. On y fera en tout cas des découvertes certaines, ce qui, déjà, n'est pas rien.

Un résultat mi-chair, mi-poisson

Collectif (présenté par Gilles Pellerin), *Dix ans de nouvelles. Une anthologie québécoise*, Québec, L'instant même, 1996, 270 p.

L'instant même publie coup sur coup deux anthologies. « Depuis le temps qu'on nous la demandait », écrit Gilles Pellerin à propos des *Dix ans de nouvelles*. L'« anthologie québécoise » annoncée en titre pouvant toutefois prêter à confusion, il importe de souligner que ce recueil consiste en une sélection faite parmi les textes québécois parus chez un éditeur qui célèbre cette année son dixième anniversaire.

Toute entreprise d'anthologie se heurte à la lancinante question : qu'y mettre ? Et quand, de surcroît, ladite entreprise vise des auteurs maison, le dilemme doit être de taille. Pellerin l'a diplomatiquement résolu en choisissant une nouvelle de chacun des Québécois ayant publié chez lui¹. Cela donne vingt-six textes et l'ensemble a — ne serait-ce qu'à cause du nombre — valeur de panorama. En outre, si L'instant même n'est pas la seule maison québécoise à ouvrir ses portes à la nouvelle, elle est en revanche la seule à s'y être consacrée exclusivement et à en avoir publié autant.

Gilles Pellerin s'est donc abstenu de hiérarchiser ses auteurs. On comprend ses scrupules ; mais l'anthologie se retrouve du coup quelque peu affaiblie de la présence de novelliers qui ne peuvent se targuer d'avoir écrit des textes marquants. Le catalogue de la maison est cependant d'une bonne tenue générale. Les Bertrand Bergeron, Roland Bourneuf, Hugues Corriveau, Diane-Monique Daviau, Jean Pierre Girard, Maurice Henrie, Anne Legault, Jean Pelchat, Pierre Yergeau (sans oublier Pellerin lui-même), pour ne mentionner que les plus incontournables, ont produit des recueils solides, et cela devrait rassurer.

Reste le choix des nouvelles. « D'une anthologie on espère généralement la rencontre au sommet [de] grands textes », dit à juste titre Gilles Pellerin. Mais, d'ajouter l'éditeur, « s'est [...] imposé le principe d'une sélection basée sur ce qu'on, lecteurs, professeurs, nous a dit, en classe, dans les salons du livre, lors de lectures publiques ». D'une manière ou d'une autre, il fallait trancher. On regrettera toutefois l'absence de « L'écriture de la nuit », un texte magnifique de Bertrand Bergeron qui ouvre son *Visa pour le réel* ; pour Jean Pierre Girard, j'eus puisé dans *Léchées, timbrées* plutôt que dans *Espaces à occuper*... Las ! Des choix de l'éditeur, on pourrait discuter interminablement.

1. Manque à l'appel Claude Mathieu, auteur — québécois ? ou francophone ? — de *La mort exquise*.

Celui-ci a voulu donner une vue d'ensemble de ses dix années de travail, et cet objectif est pleinement atteint.

L'anthologie est destinée autant aux étudiants et professeurs qu'aux amateurs du genre. Les brèves présentations didactiques qui accompagnent chaque texte ont donc été conçues pour suggérer des pistes sans ennuyer. Elles permettront aussi de constater, comme le souhaite l'éditeur, que « le genre couvre large ».

L'instant même a-t-il modifié « le paysage éditorial québécois » pour ce qui concerne la nouvelle ? Très certainement. Et cette anthologie en témoigne éloquentement.

Du côté des femmes

Collectif (présenté par Madeleine Cottenet-Hage et Jean-Philippe Imbert), *Parallèles. Anthologie de la nouvelle féminine de langue française*, Québec, L'instant même, 1996, 390 p.

En introduction à *Parallèles. Anthologie de la nouvelle féminine de langue française*, Madeleine Cottenet-Hage et Jean-Philippe Imbert, qui présentent l'ouvrage, se devaient de poser « la » question : « Existe-t-il une spécificité de la nouvelle pratiquée par des femmes écrivains ? » Pour immédiatement répondre qu'il « suffit de lire des recueils "mixtes", d'auteurs hommes et femmes, pour se convaincre que tel n'est pas le cas ». Et de nous renvoyer à l'essai de Vincent Engel, *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du ^{xx}e siècle*¹. Il faudrait peut-être aller voir, aussi, ce qu'en disent des professeures de littérature comme Lori Saint-Martin, de l'Université du Québec à Montréal, et Chantal Théry, de l'Université Laval.

1. Vincent Engel, *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du ^{xx}e siècle*, Echternach/Frasne/Québec, Éditions Phi/Canevas Éditeur/L'instant même, 1995.

Madeleine Cottenet-Hage et Jean-Philippe Imbert soulignent toutefois que « la possibilité qu'offre la nouvelle de tout resserrer autour d'une seule voix narratrice est une invitation à prendre la parole, à se faire entendre de manière plus immédiate que par le truchement de personnages nombreux peuplant un univers romanesque ». Aussi est-il permis de « penser que certains thèmes distinctifs de la nouvelle s'accordent volontiers à l'écriture féminine ». L'argument, un peu court, convainc difficilement. Le roman, comme genre littéraire, n'est-il pas né officiellement avec *La princesse de Clèves*, de M^{me} de La Fayette ? Historiquement, du reste, le roman a toujours montré qu'il s'« accordait » fort bien avec l'écriture des femmes... Ne conviendrait-il pas mieux de se demander plutôt : comment, en quoi les femmes contribuent-elles à la pratique de tel genre littéraire ?

C'est, d'ailleurs, la question à laquelle répondent implicitement la majorité des dix-sept textes qui composent cette anthologie. Anthologie qui ratisse large, puisqu'elle s'étend à presque tout le XX^e siècle — on trouvera ainsi, en ouverture, « La femme cachée », un texte de Colette publié en 1924 — et à l'ensemble de la francophonie.

On s'est donc donné un champ d'exploration très vaste, et trouver dix-sept nouvelles n'a pas dû être trop difficile. Alors qu'avait-on besoin de sortir un texte — une manière de chronique, plus précisément — de Marguerite Duras qui a écrit très peu, voire pas du tout de nouvelles ? Le texte repris ici, tiré de *La vie matérielle* (POL, 1987), n'a rien à voir avec la nouvelle, et je m'explique mal ce choix. On a tellement d'autres occasions de l'évoquer, la Duras... D'autant que sans elle, la France était déjà fort bien représentée, avec six auteures. Par comparaison, seulement deux auteures du « Canada » — France Théorêt et Antonine Maillet — apparaissent dans cette anthologie alors que le genre, ici, est on ne peut plus florissant.

Les nouvelles sont accompagnées de commentaires critiques savants appliquant différentes méthodes d'analyse — linguistique, narratologique, psychanalytique, sémiologique, sociocritique,

que, ethnocritique, symbolique, mythocritique, thématique —, et on a la désagréable impression que les textes choisis n'ont été retenus que parce qu'ils avaient été préalablement l'objet d'une étude. Autrement dit, il semble qu'on ait regroupé des travaux plus ou moins récents d'universitaires — c'est en tout cas ce que suggère la composition apparemment aléatoire de l'ensemble.

Cela dit, *Parallèles* contient aussi d'excellentes nouvelles. C'est incontestablement à la Française Annie Saumont, déjà auteure de douze recueils, qu'on doit l'une des plus intéressantes. « Le régime de Régine » (tirée de *Les voilà quel bonheur*, Julliard, 1993) est une vraie merveille. En prime on découvrira des nouvellières antillaises (Gisèle Pineau, Myriam Warner-Vieyra, et Maryse Condé, plus connue), suisses (Anne-Lise Grobéty, Corinna Bille), belges... Cette anthologie trop dispersée n'a pas, par le fait même, le caractère représentatif qu'on eût souhaité. Elle constituera néanmoins un bon outil pour les étudiants, auxquels elle est destinée. Elle permet aussi de lire des textes souvent mal diffusés et méconnus, ce qui constitue là un des grands objectifs poursuivis par toute anthologie.

Francine Bordeleau

Prochains numéros

Il est encore temps de nous soumettre vos textes pour le numéro suivant :

numéro 53, printemps 1998, « Retards »
(date de tombée : 1^{er} mai 1997).

Faire parvenir votre nouvelle à l'attention de :

Christine Champagne

XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert

Montréal (Québec) H2L 3Z1